



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[P - R]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

ROU

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60240](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60240)

qui, étant devenu fortrare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1683, in-8°. Ses vers respirent la facilité & l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques piéces de galanterie, qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

ROUGEMONT, (Francois) né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des ames à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, & de-là à Canton où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusques sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire animé d'un zele ardent pour la propagation de la foi, s'étoit concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manieres douces & persuasives. Il composa dans sa prison de Canton: *Historia Tartarico-Sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam; Christianæ Religionis prospera adversaque*, &c., Louvain, 1673, in-12. Cette Histoire qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité: c'est un des meilleurs morceaux de l'Histoire Chinoise, & vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Magalhaes sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4°.

ROUILLÉ, (Guillaume le) jurifconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494, de Louis le Rouillé, seigneur de Hertré & de Rozé. Il exerça pendant quelque tems la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connoître avantageusement de Fr. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi & la reine de Navarre (Charles d'Albret & Marguerite de Valois) le gratifierent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnerent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation; il publia entr'autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-fol., & réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli, & donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, & le fit prier de venir à Rouen: invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé: *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule & des Gaulois*, imprimé à Poitiers en 1546, in-8°, réimprimé à Paris en 1551; & une piéce de vers qui a pour titre: *Les Rossignols du Parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville l'an 1544.

ROUILLÉ, (Pierre-Julien) Jésuite, né à Tours en 1681,

professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, & montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire Romaine* du P. Catrou, en 21 vol. in-4°, à laquelle le P. Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* & les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli (voyez CATROU). Il eut aussi part avec le P. Brumoi, à la révision & à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le P. d'Orléans avoit laissées imparfaites. Il avoit travaillé au *Journal de Trévoux* depuis 1733 jusqu'en 1737. La 2e. *Lettre de l'examen du Poème de Racine sur la Grace*, est de lui. Ce savant Jésuite mourut à Paris en 1740, âgé de 59 ans, aimé & estimé.

ROULLET, (Jean-Louis) graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talens lui donnerent accès auprès des artistes & des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, & lui procura plusieurs occasions de se signaler. Rouillet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, & dans tous ces endroits il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit retourner en France, où ses talens ne furent point oisifs & sans récompense. On estime ses ouvrages, sur-tout pour la correction du dessin, pour la pureté & l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1609.

ROULLIARD, (Sébastien) avocat Parisien, fut plus connu dans la république des lettres

que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savans & singuliers. Les principaux sont : I. *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8°. II. *Histoire de l'Eglise de Chartres*, in-8°. III. *La magnifique doxologie du Fétu*, in-8°. IV. *Les Gymnopodes ou de la nudité des Pieds*, in-4°. V. *Li Hungs en Santerre*, in-4°. VI. *Histoire de Melun*, in-4°. VII. *Privileges de la Ste-Chapelle de Paris*, in-8°. VIII. *Le lumbri-fage de Nicodème Aubier, Scribe, soi-disant le 3e. Evangéliste, & noble de quatre races*. IX. *Des Poésies assez plates*. Roulliard mourut en 1639.

ROUSSEAU, (Jacques) peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son grand art à peindre l'architecture, & à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talens, fut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à St-Germain-en-Laye, où l'on représentoit les opéra du célèbre Lully. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, & l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air; cependant ce qui a été conservé, suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat & l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

ROUSSEAU, (Jean-Bap-
Y y 2

riste) fils d'un cordonnier de Paris, naquit en 1671, & non en 1669. Son pere lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colleges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites Pieces de Poésie, pleines d'esprit & d'imagination. Il avoit à peine 20 ans, qu'il étoit déjà recherché par les personnes du plus haut rang & du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepeaux, ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choisit ensuite pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec St-Evremond, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit ensuite auprès de lui. Une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent étoit alors le rendez-vous littéraire & politique des oisifs de Paris. La Motte & Rousseau étoient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* vit le jour en 1708. Il parut, sur un air du prologue de cet opéra, cinq Couplets contre les auteurs des paroles, de la musique & du ballet. Ces premiers Couplets, qu'on croyoit & que l'on disoit être de ce poète, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance & par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouva réuni. Versailles, Paris furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des

personnes outragées, recherchent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau; mais ce poète n'eût jamais été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il étoit l'auteur des Couplets. Mais non content de vouloir paroître innocent, il voulut que le géometre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusoit. Guillaume Arnould, jeune sayerier, esprit foible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que Saurin lui avoit remis les Couplets, & les avoit donnés à un petit décroteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, & le coup dont Rousseau vouloit accabler le géometre, retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs & de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avoit donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes, & le suborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Greve. Rousseau se retira en Suisse, où le comte du Luc, ambassadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce & agréable. A la paix de Bade, conclue en 1714, le prince Eugene demanda Rousseau au comte, qui l'avoit mené avec lui, & ce seigneur n'osa pas le lui refuser. Le poète François passa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de 3 ans. En-

veloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, & obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencerent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau avoit connu ce poëte naissant au college de Louis le Grand, & avoit admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connoissance qui pouvoit lui être si utile; il lui faisoit hommage de tous ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, & leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voient malheureusement à Bruxelles. Arouet fait à Rousseau la lecture de *l'Épître à Julie*, aujourd'hui à *Uranie*. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci qui lui en marqua son indignation. Le jeune-homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avoit faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvoit oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme & le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poëte, avant que d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il vouloit être rappelé, non à titre de grâce, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrâce, il se mit à voyager. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses Œuvres*, en 2 vol. in-4°. Cette édition, publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la com-

pagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Arenberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1733, d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes grâces de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier dans un Journal, que Voltaire l'avoit accusé, auprès du duc d'Arenberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avoit été banni de France. Voltaire, qui auroit dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrâce, un séjour insupportable. Le comte du Luc & M. de Sénozan, receveur-général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de 3 mois; mais ses protecteurs n'ayant pu lui obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, & mourut à la Genette (hameau entre Mons & Bruxelles) le 3 février 1741, dans de grands sentimens de religion. Avant que de recevoir le saint Viatique, il protesta qu'il n'étoit point l'auteur des Couplets qui avoient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux, une démonstration complète de son innocence. Est-il probable,

disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour? Piron a fait cette épitaphe à l'Horace François :

Ci git l'illustre & malheureux Rousseau.

Le Brabant fut sa tombe & Paris son berceau.

Voici l'abrégé de sa vie,

Qui fut trop longue de moitié :

Il fut trente ans digne d'envie :

Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poète, que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, impudent, vindicatif, envieux, flatteur, satyrique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur & de franchise, comme un ami fidèle & reconnoissant, comme un chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différens. Il paroît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accuserent d'avoir renié son pere. La plus grande noblesse d'un poète, est de descendre d'Homere, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin auroit eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevoit son mérite: & il avoit trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séguy a donné une belle édition de ses *Œuvres*, conformément aux intentions que le poète lui avoit marquées. Cette édition publiée en 1743, à Paris, en 3 vol. in-4^o, & en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle ren-

ferme: I. Quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'*Odes sacrées*, tirées des *Psaumes*. » Rousseau, dit Fréron, fait » retracer à propos le beau désordre de Pindare, les graces » d'Anacréon, la saine raison » d'Horace & la pompeuse majesté de Malherbe ». Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappans! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais sur-tout quelle expression inimitable! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes, mais l'enthousiasme du poète qui passe dans l'ame du lecteur, fait qu'on ne les remarque guere. — II. Deux livres d'*Epitres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y regne un fonds de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis & de ses malheurs; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité, que sur les différentes passions qui l'animoient. La colere le jette dans le paradoxe. III. Des *Cantates*. Il est le créateur de ce Poème, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces graces légères qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif & impétueux, tantôt doux & touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. IV. Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paroissent forcées. V. Des

Epigrammes, qui l'ont mis au-dessus de Martial & de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence & la débauche lui avoient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. VI. Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légèreté & de délicatesse. VII. Quatre *Comédies* en vers, & deux en prose. Le théâtre n'étoit pas son talent principal. IX. Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a un recueil plus considérable, en 5 vol. Ce recueil a fait tout à la fois tort & honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour & le contre sur les mêmes personnes. Il paroît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près on voit en lui un homme d'un caractère ferme & d'une ame élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve d'ailleurs quelques anecdotes, & des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui feroit plus de tort, si les auteurs devoient répondre des sottises qu'on met sous leurs noms : c'est son *Porte-feuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil plusieurs piéces qui sont de Rousseau; mais il faut moins l'en blâmer, que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli, auquel ce grand poète les avoit condamnés. On a donné en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *Œuvres choisies*, en 1 vol. in-12, petit format. Ce sont ses *Odes* &

son éminente supériorité dans la poésie lyrique, qui lui ont mérité le nom de *grand Rousseau*, quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné aussi pour le distinguer des autres écrivains du même nom. M. de la Harpe & d'autres modernes ont tâché de rabaisser la réputation de Rousseau; mais ils n'ont rien changé à l'opinion publique. Voyez *Rousseau vengé*, par l'abbé de Gourcy, Paris, 1772.

ROUSSEAU, (Jean-Jacques) né à Geneve en 1712, d'un horloger, quitta de bonne heure sa patrie, se fit catholique, & voyagea en Italie. Son caractère étoit dès-lors, comme il l'avoua lui-même, « une orgueilleuse misanthropie & une » certaine aigreur contre les » riches & les heureux du » monde ». Après diverses aventures il se rendit en France, & fut secrétaire de M. de Montaignu, ambassadeur à Venise en 1743. Il avoit près de 40 ans, & étoit encore très-peu connu, lorsqu'il tenta le prix proposé par l'académie de Dijon, pour un Discours sur cette question: *Si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer les mœurs?* Son Discours qui soutenoit la négative, fut couronné en 1750, & il devoit l'être non-seulement à raison de l'éloquence forte & mâle dont l'auteur soutenoit son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avoit la vérité pour lui, quoiqu'à son ordinaire il l'outré quelquefois. Plusieurs adversaires se présentèrent pour l'attaquer; Rousseau se défendit; il avoit de son côté l'ex-

périence de tous les siècles, &
 toutes les lumières de l'histoire.
 L'état de notre littérature ne
 tarda point à venir à son appui.
 » S'il est faux, dit un critique
 » judicieux, que les lettres,
 » cultivées selon les règles &
 » les précautions que le bien
 » commun exige, soient capa-
 » bles de nuire à la société, il
 » est du moins très-certain
 » qu'à en juger par les désor-
 » dres qui regnent aujourd'hui
 » parmi les littérateurs, elles
 » sont sujettes à de grands
 » inconvéniens. Quelle idée
 » avantageuse peut-on s'en for-
 » mer, quels fruits peut-on
 » s'en promettre pour la cul-
 » ture de l'esprit & la perfec-
 » tion des mœurs, quand on
 » voit les vrais principes atta-
 » qués, les règles méconnues,
 » les bienséances violées, l'a-
 » narchie & la confusion éta-
 » blies sur les débris du goût &
 » de la raison; quand la Reli-
 » gion, la morale, les devoirs,
 » la vertu deviennent la proie
 » d'une philosophie extrava-
 » gante qui outrage l'une, cor-
 » rompt l'autre, prononce sur
 » ceux-ci, & défigure celle-là
 » au gré de ses caprices ou de
 » ses intérêts? Quelle estime
 » pour les littérateurs, à la
 » vue des divisions qui les ai-
 » grissent & les déshonorent!
 » Est-ce en les voyant se dé-
 » chirer, se calomnier, se dé-
 » crier les uns les autres, intri-
 » guer dans les sociétés, pour
 » persécuter leurs rivaux ou
 » prôner leurs admirateurs &
 » leurs disciples; employer,
 » pour se faire une réputation,
 » un tems & des soins qui se-
 » roient plus utilement consa-
 » crés à perfectionner leurs ou-

» vrages; se révolter contre
 » les critiques, & négliger des
 » avis utiles; repaître leur va-
 » nité de suffrages mendés,
 » sans s'occuper à en mériter
 » de plus justes & de plus soli-
 » des; substituer à l'élévation
 » des sentimens qui devroient
 » être leur partage, les basses-
 » ses de l'artifice & de la flat-
 » terie, pour donner des ap-
 » puis à leur vanité? Est-ce
 » enfin au milieu d'une dégra-
 » dation sensible & journali-
 » ère, qu'ils pourront pré-
 » tendre au respect & à la
 » gloire destinés à payer les
 » travaux du génie & des ta-
 » lens? Il n'est donc que trop
 » tristement démontré par l'ex-
 » périence, que l'abus des con-
 » noissances littéraires est le
 » plus dangereux de tous les
 » maux qu'un état puisse éprou-
 » ver. Depuis ces prétendues
 » lumières qu'on se vante de
 » nous avoir communiquées,
 » la société est-elle devenue
 » plus heureuse & mieux ré-
 » glée? La mauvaise foi, la
 » perfidie, les haines, les men-
 » songes, les calomnies, les
 » atrocités, les crimes ont-ils
 » disparu parminous? Ya-t-on
 » vu renaître la franchise, la
 » droiture, la générosité, le
 » bonheur & la paix; ou plu-
 » tôt, malgré ces cris hypo-
 » crites d'humanité, de bien-
 » faisance, les cœurs ne pa-
 » roissent-ils pas s'être rétré-
 » cis, desséchés, & avoir
 » perdu leur énergie? Tout ce
 » que nous avons gagné en de-
 » venant plus instruits, c'est
 » d'avoir appris à être mé-
 » chans avec art, & à conser-
 » ver dans le mal une sorte de
 » décence qui le rend plus

» épidémique & plus dange-
 » reux. S'il est vrai que les
 » hommes aient été méchans
 » dans tous les siècles, on ne
 » peut nier qu'ils n'aient plus
 » de facilité à l'être dans les
 » siècles éclairés. Les ressour-
 » ces de l'esprit se tournent
 » alors du côté de l'intérêt des
 » passions. Plus un méchant a
 » de lumière, plus il est habile
 » à mal faire avec impunité »
 (voyez FRÉDÉRIC GUIL-
 LAUME II, roi de Prusse, GI-
 RALDI Lilio Gregorio). Son
Discours sur les causes de l'iné-
galité parmi les Hommes & sur
l'origine des Sociétés, plein de
 maximes fausses & d'idées bi-
 zarres, fut fait pour prouver
 que les hommes sont égaux;
 qu'ils étoient nés pour vivre
 isolés; & qu'ils ont perverti
 l'ordre de la nature en se ras-
 semblant. L'auteur, panégyriste
 éternel de l'homme sauvage,
 déprime l'homme social; s'effor-
 çant, contre son intime con-
 viction, de substituer au bon-
 heur de la vertu, de la religion,
 d'une civilisation honnête &
 raisonnable, l'état de la dé-
 gradation la plus humiliante
 pour l'humanité. Car qu'est-ce
 qu'un sauvage tel que ceux de
 l'Amérique, & en général tous
 ceux que nous connoissons sur
 ce globe? « C'est, répond l'au-
 teur du *Système social*, qui
 mêle aussi de grandes vérités à
 de grandes erreurs, » c'est un
 » enfant vigoureux, privé de
 » ressources, d'expérience, de
 » raison, d'industrie, qui souff-
 » fre continuellement la faim
 » & la misère, qui se voit à
 » chaque instant forcé de lutter
 » contre les bêtes, qui d'ail-
 » leurs ne connoît d'autres loix

» que son caprice, d'autres
 » règles que les passions du mo-
 » ment, d'autre droit que la
 » force, d'autre vertu que la
 » témérité; c'est un être fou-
 » gueux, inconsidéré, cruel,
 » vindicatif, injuste, qui ne
 » veut point de frein, qui ne
 » prévoit pas le lendemain,
 » qui est à tout moment ex-
 » posé à devenir la victime,
 » ou de sa propre folie, ou de
 » la férocité des stupides qui
 » lui ressemblent. La vie du
 » sauvage, auquel des spécu-
 » lateurs chagrins ont voulu
 » ramener les hommes; l'âge
 » d'or si vanté par les poètes
 » ne sont dans le vrai que des
 » états de misère, d'imbécil-
 » lité, de déraison ». Sa *Lettre*
 à M. d'Alembert sur le projet
 d'établir un théâtre à Geneve,
 publiée en 1757, renferme, à
 côté de quelques paradoxes,
 les vérités les plus importantes
 & les mieux développées. Cette
 Lettre, si intéressante pour les
 mœurs en général & pour la
 république de Geneve en par-
 ticulier, fut la première source
 de la haine que Voltaire lui
 voua, & des injures dont il
 ne cessa de l'accabler. Ce qu'on
 trouvoit de singulier, c'est que
 cet ennemi des spectacles avoit
 fait imprimer une Comédie; &
 qu'il avoit donné au théâtre une
 Pastorale, *Le Devin du vil-*
lage, qui certainement n'étoit
 pas faite pour produire des
 impressions de vertu. Il en fit
 lui-même la musique: car il
 avoit cultivé cet art dès son
 enfance. Son *Dictionnaire de*
Musique, à quelques inexacti-
 tudes près, est un des meilleurs
 ouvrages que nous possédions
 en ce genre; mais on s'apper-

çoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Broffard : on est fâché seulement qu'il ne le dise pas ; & cette réticence fait croire avec raison , qu'il n'étoit point aussi riche en ce genre de son propre fonds qu'on le croyoit communément. La *Nouvelle Héloïse*, 1761, 6 parties in-12, est un roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite & l'ordonnance mauvaise ; il est, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés & de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltans, & toute la tendresse d'une aveugle paternité : on a de la peine cependant à comprendre qu'il n'en ait pas aperçu les contradictions saillantes, ainsi que la morale fautive & inconséquente. Quelques-unes de ces Lettres sont admirables par la force, par la chaleur de l'expression ; mais l'auteur ne tarde pas à se livrer au goût des sophismes & à la manie d'ergoter contre les notions reçues : delà ces froides digressions, ces critiques insipides, & ces paradoxes révoltans. C'est dans cet ouvrage qu'il s'est le plus souvent abandonné à la manie d'exposer le pour & le contre, & de répandre de l'incertitude sur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On fait que ce roman moral, publié en 1762 en 4 vol. in-12, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, & qu'on laisse germer & prévaloir les passions sans leur opposer, sinon lorsqu'il n'en sera plus tems, l'impression des vérités religieuses, de la loi & de la

crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les spectacles, contre les vices & les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon & de Tacite. Il semble même en avoir la manière & le style. Mais ce qu'il est bon de savoir, pour apprécier les hommes & les moyens qui fondent leur célébrité, c'est que le style de Rousseau n'étoit ni dans son cœur ni dans son génie, & que tandis que l'honnête homme, médiocrement lettré, parle & écrit avec énergie & un enthousiasme éloquent des droits de la justice & de la vertu, Rousseau ne pouvoit former une ligne sans se mettre l'esprit à la torture. « Je méditois, dit-il lui-même, dans mon lit les yeux fermés, & je tournois & retournois dans ma pensée mes périodes avec des peines incroyables : puis quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire, jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier. Souvent j'oubliois tout en m'habillant. Les quatre Lettres à M. de Malesherbes, sont peut-être la seule chose que j'ai écrite avec facilité dans toute ma vie ». Voilà, sans doute, ceux qui jugeoient de la force de l'âme de Rousseau par celle de ses expressions, bien loin de leur compte ; & puis, la sublime philosophie, qui achete par de telles contorsions, la réputation de beau parleur ! Quoi qu'il en soit du style, le fond de l'ouvrage est une source de corruption. Le 3^e. tome est rempli d'objections contre le Christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Évangile,

& un portrait touchant de son divin auteur; mais les miracles, les prophéties qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, un assemblage continuel de sublime & de subtilités, de raison & d'extravagances, d'esprit & de puérilité, de religion & d'impiété, de philanthropie & de causticité. Il habitoit depuis 1754 une petite maison de campagne près de Montmorenci: solitude qu'il devoit à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens Cyniques, il s'étoit retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la fuite des richesses & qui en pervertit l'usage. Il auroit été heureux dans cette retraite, s'il avoit pu oublier ce public qu'il affectoit de dédaigner; mais le desir d'une grande réputation aiguillonnoit son amour-propre, & c'est ce desir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables & qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, & poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avoit donné le jour, il chercha un asyle en Suisse, & le trouva dans la principauté de Neuf-Châtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le Mandement de M. l'archevêque de Paris qui avoit anathématisé ce livre. Il publia en

1763 une *Lettre*, où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence & une espèce de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre bien moins éloquent, & surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats & les pasteurs de Geneve, irrita les ministres protestans, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise Romaine. Rousseau avoit abandonné solennellement cette dernière religion en 1753; & ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il étoit résolu alors d'aller vivre en France dans un pays catholique. Les pasteurs protestans ne lui furent aucun gré de ce changement; & la protection du roi de Prusse, à qui appartient la principauté de Neuf-Châtel, ne put le soustraire aux tracasseries que le pasteur de Moutiers-Travers, village où il s'étoit retiré, lui suscita. Il prit le parti de passer en Angleterre, & il se brouilla bientôt avec le fameux Hume, qui l'avoit amené avec lui dans cette isle. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle; elle prouve ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauroient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid Chrétien auroit honte de ne pas réprimer. Hume appella Rousseau *un serpent réchauffé dans le sein de l'amitié*, celui-ci ne manqua pas de termes pour lui riposter. Le philosophe de Geneve retourna en France. En passant

à Amiens, il vit Gresset ;
 & sur ses disputes ; il se con-
 tenta de lui répondre : « Vous
 » avez eu l'art de faire parler
 » un perroquet, mais vous ne
 » sauriez faire parler un ours ». Ses protecteurs obtinrent qu'il demeurerait à Paris, à condition qu'il n'écrirait ni sur les matières de la Religion, ni sur celles du gouvernement : il tint parole, car il n'écrivit pas du tout. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paroissant détrompé, sans pourtant l'être, de toutes ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre de M. le marquis de Girardin, à 10 lieues de Paris, le 2 juillet 1778, non sans soupçon d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. La Relation que Mrs de Presle & Magellan ont donnée de sa mort, pour dissiper ce soupçon, n'a fait que le fortifier ; ils conviennent que la *vie lui étoit à charge*, & rapportent diverses circonstances, qui annoncent que le philosophe, sans aucun mal apparent, étoit instruit de sa fin prochaine. Tous cela est confirmé dans les *Lettres sur les Ouvrages & le caractère de J. J. R.*, publiées en 1789 par madame la baronne de Stael. « On sera peut-être
 » étonné, dit-elle, de ce que
 » je regarde comme certain
 » que Rousseau s'est donné la
 » mort. Mais le même Gene-
 » vois dont j'ai déjà parlé,
 » reçut une Lettre de lui quel-
 » que tems avant sa mort,
 » qui sembloit annoncer ce des-
 » sein. Depuis s'étant informé
 » avec un soin extrême de ses
 » derniers momens, il a su que

» le matin du jour où Rousseau
 » mourut, il se leva en par-
 » faite santé ; mais dit cepen-
 » dant qu'il alloit voir le soleil
 » pour la dernière fois, & prit,
 » avant de sortir, du café qu'il
 » fit lui-même. Il rentra quel-
 » ques heures après, & com-
 » mençant alors à souffrir hor-
 » riblement, il défendit cons-
 » tamment qu'on appellât du
 » secours & qu'on avertit per-
 » sonne. Peu de jours avant
 » ce triste jour, il s'étoit ap-
 » perçu des viles inclinations
 » de sa femme pour un homme
 » de l'état le plus bas ; il parut
 » accablé de cette découverte,
 » & resta huit heures de suite
 » sur le bord de l'eau dans une
 » méditation profonde. Il me
 » semble que si l'on réunit ces
 » détails à sa tristesse habi-
 » tuelle, à l'accroissement ex-
 » traordinaire de ses terreurs
 » & de ses défiances, il n'est
 » plus permis de douter que
 » ce malheureux homme n'ait
 » terminé volontairement sa
 » vie ». Et dans une réponse
 à madame de Vaffly, elle ajoute :
 » Un Genevois, secrétaire de
 » mon pere (M. Necker) &
 » qui a passé la plus grande
 » partie de sa vie avec Rouf-
 » seau ; un autre, nommé
 » Mouton, homme de beau-
 » coup d'esprit, & confident
 » de ses dernières pensées,
 » m'ont assuré ce que j'ai écrit ;
 » & des Lettres que j'ai vues
 » de lui, peu de tems avant
 » sa mort, annonçoient le des-
 » sein de terminer sa vie ». On
 voit par-là, comme par bien
 d'autres anecdotes de ce fameux
 égoïste, ce que c'est que la pré-
 tendue force d'esprit, dont font
 parade les hommes dont l'idole

est l'opinion publique, & qui n'ont point dans eux-mêmes de quoi combattre les disgrâces les plus légères, souvent même parfaitement imaginaires. Son caractère, ainsi que ses opinions, étoit certainement original; mais la nature ne lui en avoit donné que le germe, & l'art avoit beaucoup contribué à le lui rendre encore plus singulier. Il n'aimoit à ressembler à personne, & comme cette façon de penser & de vivre extraordinaire lui avoit fait un nom, il manifesta beaucoup de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Tout est devenu problématique sous sa plume. Delà ces raisonnemens en faveur & contre le duel, l'apologie du suicide & la condamnation de cette frénésie: la facilité à pallier le crime de l'adultère, & les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. Delà l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, & les athées confondus par des argumens invincibles: la Religion Chrétienne combattue par des objections spécieuses, & célébrée par les plus sublimes éloges. Il tâchoit de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs & de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disoit & ne le sentoit, & quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs charitable, bienfaisant, sobre, se contentant du pur nécessaire, & refusant les moyens qui lui auroient procuré, ou des richesses, ou des places. Quoiqu'il affichât la philosophie, il n'aimoit pas les philo-

sophes; prévenu d'abord pour eux par l'emphase de ce nom illusoire, il les détesta dès qu'il les connut. « Je regardois, dit-il, tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puéril s'est dissipé, & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri ». Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère; aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre-humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hom-

» mes ; je le crois comme eux ;
 » & c'est, à mon avis, une
 » preuve que ce qu'ils ensei-
 » gnent, n'est pas la vérité »
 (voyez LUCIEN). On ne peut
 l'accuser, comme tant d'autres
 sophistes, d'avoir souvent ré-
 pété avec une emphase étudiée
 le mot de *vertu*, sans en inspirer
 le sentiment. Quand il parle des
 devoirs de l'homme, des prin-
 cipes essentiels à notre bon-
 heur, du respect que nous nous
 devons à nous-mêmes, & de
 ce que nous devons à nos sem-
 blables ; c'est avec une abon-
 dance, un charme, une force
 qui semble ne pouvoir venir
 que du cœur. Mais tout cela
 est mêlé d'assertions si contras-
 tantes, si contradictoires dans
 leurs principes ou dans leurs
 conséquences, que si elles pou-
 voient être vraies, toute idée
 de devoirs seroit anéantie. Ses
 idées sur la politique étoient
 presqu'aussi extraordinaires que
 ses paradoxes sur la Religion.
 Son *Contrat social*, que Voltaire
 appelloit le *Contrat infocial de
 l'insociable J. J. R.*, est plein
 de sophismes, d'erreurs & de
 traits dignes d'un pinceau cy-
 nique ; il est d'ailleurs obs-
 cur, mal digéré, & tellement
 rempli de contradictions, que
 les auteurs de la nouvelle con-
 stitution de la France, en ont
 fait la base de leurs opérations,
 en même tems qu'elles y sont
 condamnées en cent endroits
 différens. On a encore de lui
 quelques autres petits ouvrages,
 qu'on trouve dans le recueil
 de ses *Œuvres*, publié en 14
 vol. in-8°. On a rassemblé les
 vérités les plus utiles & les
 plus importantes de cette col-
 lection dans ses *Pensées*, vol.

in-12, où l'on a fait disparaître
 le sophiste hardi & l'auteur
 impie, pour n'offrir que l'écri-
 vain éloquent & le moraliste
 penseur. M. le comte de Bar-
 ruel-Beauvert a donné sa *Vie*
 en 1789, amphigouri philo-
 sophique, rempli de faits tout-
 à-fait romanesques, dont quel-
 ques-uns ne peuvent avoir été
 imaginés que par l'auteur. Il
 convient cependant que le phi-
 losophe s'est défait lui-même.
 Rousseau avoit laissé dans son
 porte-feuille des *Mémoires* de
 sa *Vie*, dont on a publié une
 partie en 1782, sous le titre
 de *Confessions*. C'est le détail
 le plus circonstancié, non-seu-
 lement des plus petits événe-
 mens de sa vie, mais encore
 de ses crimes & de ses bas-
 sesses. Extravagance inouïe, où
 l'égoïque manie de faire parler
 de soi, a conduit cet homme
 de génie, devenu, selon l'ex-
 pression de S. Paul, réellement
 fou, en se croyant parfaitement
 sage. Il étoit parvenu à se per-
 suader que les moindres détails
 de sa vie étoient des choses
 importantes & bien dignes d'oc-
 cuper les regards de la posté-
 rité. Heureux, si au-lieu de
 vivre un moment dans la pen-
 sée & les discours des hom-
 mes, il avoit su se renfermer
 dans ce sentiment précieux que
 produit la vertu, jouir en lui-
 même des fruits de la sagesse,
 faire le bien sans ostentation,
 l'enseigner sans prétention, sub-
 stituer à une philosophie arbi-
 traire & contradictoire, l'inva-
 riable lumière de la Religion !

ROUSSEAU, voyez PARI-
 SIERE.

ROUSSEL, (Guillaume)
 Bénédictin de la congrégation

de S. Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, & son talent pour la chaire lui promettoit des succès dans cette capitale, mais quelques raisons l'empêchèrent d'y demeurer; il se retira à Rheims, & mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui: I. Une bonne *Traduction* françoise des *Lettres* de S. Jérôme, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8°. II. Un *Eloge* du P. Mabillon. III. Il avoit entrepris l'*Histoire Littéraire de France*; mais à peine en avoit-il tracé le plan, & recueilli quelques *Mémoires* à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

ROUSSEL, (N.) médecin de l'université de Montpellier, s'est fait connoître par quelques ouvrages savans & judicieux; tel que le *Système physique & moral de la Femme*, Paris, 1775, 1 vol. in-12, où l'on trouve des réflexions très-sensées sur les accoucheurs, & le charlatanisme qui a prétendu faire un art de l'opération la plus simple & la plus importante de la nature (voyez HECQUET, HIÉROPHILE). L'auteur y prouve aussi combien les effets attribués à l'imagination des meres sont incontestables, & que c'est une vraie foiblesse d'esprit de la part de quelques hommes célèbres, de nier des choses avérées, par la seule raison qu'ils ne peuvent les expliquer. Il est mort à Paris vers 1786.

ROUTH, (Bernard) Jésuite Irlandois, né le 11 février 1695, s'est distingué par les ouvrages suivans: *Vers sur le Mariage du Roi*, *Lettres sur les*

Voyages de Cyrus, *Lettres sur le Paradis perdu*, *Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Sethos*, *Recherches sur la maniere d'inhumér chez les anciens*. Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1739-1743, & a donné un volume de l'*Histoire Romaine*, après la mort des Peres Catrou & Rouillé. Comme prêtre & directeur des ames, il jouissoit de la confiance de beaucoup de monde; Montesquieu & d'autres hommes célèbres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la Société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

ROUVRE, voyez ROVERE.

ROUX, voyez Rosso.

ROUX, (Augustin) de l'académie de Bourdeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, & docteur-régent à Paris, naquit en 1726, & mourut en 1776. Son caractère doux & honnête lui avoit fait des amis, & ses connoissances en médecine & en littérature lui procurerent des protecteurs. Il continua le *Journal de Médecine*, commencé par Vander-Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui: I. *Recherches sur les moyens de refroidir les Liqueurs*, 1758, in-12. II. *La Traduction de l'Essai sur l'Eau de chaux de Whytt*, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12. III. *Annales Typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762. Ce journal étoit bien fait & utile. IV. *Traité de la Culture & de la*

plantation des Arbres à ouvrir, Paris, 1750, in-12. V. *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12. VI. *Mémoires de Chymie*, extraits de ceux d'Upsal, 1764, 2 vol. in-12. Il avoit entrepris une histoire des trois regnes de la nature, qui n'étoit pas achevée à sa mort; on n'a publié que les *Pierres & les Minéraux*, 1781, in-4°.

ROUXEL, voyez GRANCEL.

ROWE, (Nicolas) poète Anglois, né l'an 1673 à Lisle Bedford, d'une ancienne famille de Devonshire, mort à Londres en 1718, a donné une *Traduction de Lucain*, des *Comédies & des Tragédies*, assez estimées en Angleterre. Ses *Œuvres* parurent à Londres en 1733, 3 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas ROWE, de la même famille, né à Londres en 1687, mort en 1715; qui s'acquît de la réputation par ses *Poésies Angloises*. Il avoit entrepris de donner la *Vie des grands-hommes de l'antiquité*, omis par Plutarque, & en avoit déjà composé 8 lorsqu'il mourut. L'abbé Belenger les a traduites de l'Anglois en François, & les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des *Vies de Plutarque* par Dacier. — Elizabeth ROWE, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme Anglois, née à Ilchester, dans la province de Sommerfet en 1674, & morte à Frome en 1737, réussissoit dans la musique & le dessin; mais l'étude des langues & de la poésie eut pour elle plus d'attraits. Il y a dans ses écrits, des images fortes, des sentimens nobles, une imagi-

nation brillante, & sur-tout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : I. *L'Histoire de Joseph*, en vers Anglois. II. *L'Amitié après la mort*. III. *Des Lettres morales & amusantes*, & d'autres ouvrages mêlés de prose & de vers.

ROWIN, (Jean) célèbre vieillard, né à Zodova, dans le district de Karancebès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur Charles VI, & mourut en chemin. Il étoit âgé de 172 ans, & sa femme Sara qui mourut dans le même voyage, en avoit 164. Il y avoit 141 ans qu'ils étoient mariés. C'étoient de pauvres rustres qui s'étoient presque toujours nourris de *cucurutz*, ou bled de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui depuis les tems voisins du déluge, ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, payfan du même pays, âgé de 185 ans; mais ce fait est moins constaté que le premier. Naclerus, Cramer & d'autres écrivains, font mention d'un soldat de Charlemagne nommé Jean, mort sous Lothaire en 1128, âgé de 361 ans, mais la plupart des critiques rejettent ce trait d'histoire (voyez DESTEMS). Le nommé Drachenberg est mort à Aarhus en Jutland en 1772, âgé de 146 ans. Voyez DRACHENBERG.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince Persan, étoit un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, & en mourant la laissa grosse d'un fils, qu'on nomma le jeune Alexandre. Cassandre fit mourir l'enfant & la mere.

ROXELANE,